

Autonomie de Montaigne

Michaël Baraz

Volume 5, numéro 1, février 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036372ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036372ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Baraz, M. (1969). Autonomie de Montaigne. *Études françaises*, 5(1), 85–88.
<https://doi.org/10.7202/036372ar>

AUTONOMIE DE MONTAIGNE

Le *Montaigne* de Hugo Friedrich ¹ paraît en français près de vingt ans après sa publication en allemand. En le relisant on se rend compte que c'est en effet l'un des livres destinés à ne pas vieillir.

Friedrich a publié de nombreux travaux dans le domaine des littératures romanes ², qui témoignent d'une vaste érudition, d'un don remarquable de l'expression littéraire et d'une aptitude peu commune à pénétrer dans l'univers intérieur de l'écrivain qu'il étudie. Ceci lui permet de ne pas céder à la tentation la plus dangereuse peut-être pour un critique, celle de demeurer au niveau des universaux, d'expliquer une personnalité créatrice par un courant, une doctrine, etc. Son Montaigne n'est ni épicurien, ni bergsonien, ni existentialiste, ni représentant d'un *Zeitgeist* quelconque. Il est convaincu que « les aspects partiels abusivement isolés par beaucoup d'interprètes ... sont les articulations d'un esprit très organisé, dont la cohérence ne se manifeste évidemment pas quand on le divise en deux parts, l'une retardataire et l'autre avant-courrière ». Il se réfère néanmoins constamment aux sources de Montaigne et il multiplie les rapprochements historiques ; mais c'est chaque fois pour mieux saisir l'unicité de celui-ci.

Il se propose d'« examiner plus à fond cette « philosophie populaire » de Montaigne, que les spécialistes embarrassés se renvoient l'un à l'autre en se déclarant incompetents, mais qui, par-delà les frontières de toutes les spécialités, agit en profondeur sur une élite de connaisseurs ». Cette philosophie peut être définie tout d'abord par la volonté de considérer l'homme comme un être foncièrement imparfait et de l'accepter pourtant

1. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1968, 444 p.

2. Il faut mentionner au moins son ouvrage monumental sur les *Epoques du lyrisme italien* (*Epochen der italienischen Lyrik*, 1964).

pleinement: d'accepter l'être déprécié avec sérénité, sans aucun sentiment de faute ou d'amertume. Cette philosophie ne coïncide guère avec la sagesse antique (bien qu'elle s'en nourrisse), car le but de celle-ci est, au-delà des différences séparant les écoles, la liberté intérieure intégrale, l'homme devenu capable de transcender le devenir, pour vivre dans la pureté de l'ataraxie. D'autre part, l'attitude de Montaigne est également éloignée de la révolte nihiliste et de la sentimentalité optimiste. Il y a plus: elle s'oppose à toute attitude aboutissant à subordonner l'homme à un schéma simplifiant. Pour lui, accepter l'homme, c'est l'accepter justement en tant que coexistence de contraires.

L'humanité de Montaigne, écrit Friedrich, est acceptation ... Il prône l'art « de marier le divin avec le terrestre, le raisonnable avec le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste » ... Jouir de sa propre humanité, de son union vibrante avec le Tout à la fois dissonant et harmonieux, en exige, il est vrai, une conscience très claire, source de gratitude.

L'acceptation de l'homme est donc consubstantielle chez Montaigne à une acceptation du monde. Il n'est sans doute pas le seul à proposer une attitude semblable. Il est cependant original, car il préconise une consonance avec le monde fondée sur l'« inscience » ou l'« ignorance doctorale », c'est-à-dire sur la conscience de l'impossibilité de connaître: « l'accord de l'homme avec lui-même et l'univers s'établit d'autant mieux que la tension appliquée à la connaissance objective du monde se relâche davantage ». Ce qu'il appelle « ignorance doctorale » n'est pas sans rapport avec la *docta ignorantia* des mystiques; et pourtant il est loin d'être un mystique: « c'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoyr jouyr loiallement de son estre », écrit-il à la fin de son livre.

Mais le plus grand mérite de Montaigne est d'avoir érigé la culture du moi en valeur suprême. C'est là une véritable révolution, dont l'importance n'a pas été appréciée par ses contemporains, ni peut-être par les générations suivantes. Il convient d'attirer l'attention

sur les pages admirables où Friedrich retrace l'histoire de la culture du moi jusqu'à la fin du XVI^e siècle (chapitre V) et encore davantage sur le chapitre VI, « Montaigne et la mort », l'un des plus beaux que contient son livre. L'acceptation de la mort est, on le sait, l'un des leitmotifs de la sagesse antique. De la sagesse de Montaigne également. Mais chez lui elle se réalise de façon différente : moins par un effort du moi clairement conscient que par une expérience en quelque sorte prérationnelle et prévolitive, intimement personnelle et pour ainsi dire « existentielle ». Friedrich relève que dans les *Essais* sont nombreuses les formules telles que « savourer, goûter, taster, essayer la mort ». Et il ajoute :

L'irréductible antinomie entre la mort et la vie lui a découvert leur unité paradoxale, que peut supporter une couche profonde du moi dont l'homme réconcilié cesse de s'inquiéter. Il en est sorti une familiarité avec la mort, presque une tendresse, qui embrasse le principe menaçant la vie tout comme la vie elle-même, — un amour double qui, dans son indifférence morale, n'est plus obligé de « surmonter » la mort en peinant, ni de tenir la vie pour une chose indigne pour la raison qu'elle peut être anéantie. Le côté négatif de la mort n'est pas pour autant effacé par quelque argumentation : elle reste la destructrice, l'ennemie. Mais on peut tendre la main à cet ennemi, s'en faire un ami. Il n'est pas si mauvais que nous le croyons généralement. La mort, en effet, est une possession du moi exactement aussi ancienne que celui-ci, unique comme lui et de même nature.

Il fallait reproduire en entier ce long passage pour prouver que Friedrich possède le don tellement rare de pénétrer jusqu'au centre profond de ce qui apparaît comme divers et même disparate dans une grande œuvre.

Une pensée aussi puissamment originale exigeait une forme littéraire nouvelle : l'essai. Après avoir étudié l'évolution des formes littéraires apparentées, Friedrich essaie de définir les rapports qui existent entre la pensée de Montaigne et la structure de l'essai :

Et enfin, l'essai de Montaigne est l'expression

littéraire de la sagesse de l'obéissance ³. La laxité de sa forme a la même beauté de croissance végétale qui distingue tout l'auteur. Il est même plus que la simple « expression » de sa docile liberté. Il est cette liberté même, directement, au même titre que la langue d'un homme est cet homme même et non pas sans plus une « expression » dont on pourrait s'imaginer le priver sans le priver de la plénitude de son être.

Humaniste, Friedrich suggère que l'unicité de Montaigne « porte la forme entière de l'humaine condition »; que cet écrivain du XVI^e siècle peut nous être singulièrement proche.

MICHAËL BARAZ

3. *Obéissance* veut dire ici, sans doute, acceptation de l'homme et du monde; acceptation dans une certaine mesure prévolitive, possédant une « beauté de croissance végétale ».